s'être rencontré avec Franklin et Ampère dans une grande partie de ses hypothèses. Dès lors il a trouvé sa voie. Sans maître, armé seulement d'un traité élémentaire de physique et d'un dictionnaire, qui ont longtemps constitué toute sa bibliothèque, il étudie sans relâche la science électrique, tâche effroyablement ardue pour un homme qui ne peut comprendre le texte du traité sans feuilleter à tout instant le dictionnaire. Entre temps, pendant un chômage, il construit un régulateur électrique en bois ; puis, rentré à l'« Alliance », il améliore les machines de cette société. Ensuite il travaille chez Ruhmkorff, chez Disdéri, et fait, sous la direction de M. Bazin, des expériences d'éclairage aux ardoisières d'Angers. En 1867, il prend un brevet pour une série de machines à courants alternatifs et renonce à son métier pour se livrer tout entier à ses recherches. Sans ressources pécuniaires, soutenu vaillamment mais non encouragé par sa femme et sa belle-fille, qui travaillaient alors pour trois, n'ayant pour tout laboratoire qu'une modeste cuisine avec une plaque de gutta-percha, deux aimants et quelques kilogrammes de cuivre, il arrive à bout de toutes les difficultés. En 1869, il prend un brevet pour ses machines à courant continu, et, en 1872, il exécute la première dynamo réellement industrielle, clef de toutes les grandes applications de l'électricité (v. ELECTRICITÉ). Les honneurs et les récompenses suivirent de près le succès commercial. Gramme a successivement reçu un grand prix de la Société d'encouragement, un grand prix aux expositions de 1878 et de 1881, une récompense nationale de 20.000 francs du gouvernement français, puis le célèbre prix Volta de 50.000 francs. Il est officier de la Légion d'honneur (février 1889), chevalier de l'ordre de Léopold, chevalier de l'ordre de la Couronne de fer, etc. Autant il a été courageux dans l'élaboration de ses œuvres, autant il est resté modeste dans la prospérité, et, depuis vingt ans, il ne cesse de travailler au perfectionnement de son invention.

GRAMME s. f. (gra-me — du nom de l'inventeur *Gramme*). Electr. Machine dynamo-électrique du système de Gramme : *Une* GRAMME *de laboratoire, une* GRAMME *à lumière*. V. MACHINE aux tomes X, XVI et XVII du *Grand Dictionnaire*.

GRAMMYSIIDÉS s. m. pl. (gramm-mi-zi-i-dé — rad. *grammysie*, genre de mollusque, et du gr. *eidos*, forme). Paléont. Famille de mollusques lamellibranches, ainsi définie par Hœrnes qui l'a établie. Mollusques paléozoïques à charnières sans dents, et qui, par leur forme extérieure, rappellent les pholadomyes, sans que cependant un sinus palléal ait pu être effectivement constaté chez eux. Les genres principaux de cette famille sont : Grammysie, Sanguinolite, Orthonote, Cardiomorphe, etc. Les grammysies ont leurs valves égales, allongées transversalement, ornées de zones d'accroissement concentriques ; l'espèce type du genre est la grammysie d'Hamilton (*grammysia hamiltonensis*) des terrains silurien et dévonien.

***GRAMONT** (Antoine-Agénor-Alfred, prince DE BIDACHE, duc DE), diplomate français, né à Paris en 1819. — Il est mort le 17 janvier 1881. A la suite des désastres de la guerre de 1870, ce ministre de l'Empire ne put garder le silence : de 1872 à 1878, soit par des articles insérés dans la « Revue de France », soit par des lettres adressées au public sous le couvert de certains personnages du parti bonapartiste, il intervint dans la discussion rétrospective des faits ou des pourparlers diplomatiques qui furent le prélude de la guerre franco-allemande. Mais c'est en vain qu'il tenta de dégager sa responsabilité, il fut vigoureusement réfuté par M. Benedetti, par le comte de Beust, ambassadeur d'Autriche à Londres, et par le prince Napoléon. Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Etude sur les tarifs comparés du service postal en France et en Angleterre* (1874, in-12), et, sans nom d'auteur : *Histoire et généalogie de la maison de Gramont* (1874, in-8°).

GRAMONT (Antoine-Léon-Philibert-Auguste, comte DE), général français, frère du précédent, né à Paris en 1820. — Il est mort au château de Mauvières, près de Chevreuse (Seine-et-Oise), le 4 septembre 1877.

GRAMONT (Antoine-Alfred-Anérius-Théophile, comte DE), général français, frère des précédents, né à Paris en 1823. — Il est mort dans cette ville le 12 décembre 1887. Après avoir commandé la 35e brigade d'infanterie et les subdivisions de région de Chatellerault et de Tours, il fut mis en disponibilité le 10 juillet 1880, en même temps qu'il était promu grand officier de la Légion d'honneur.

GRANATOÏDE s. m. (gra-na-to-i-de — de l'ital. *granato*, grenat, et du gr. *eidos*, forme). Minér. Silicate complexe du groupe des grenats, dont les bases principales sont : l'alumine, le sesquioxyde de fer, la chaux et la magnésie ; il cristallise comme l'idocrase dans le système en prisme à base carrée.

GRAND-CARTERET (John), littérateur français, né à Paris en 1850. Il est le neveu de M. Antoine Carteret, homme politique genevois, chef du parti anticlérical. Imbu des mêmes idées, M. John Grand-Carteret combattit en Suisse pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat, puis collabora à divers journaux parisiens, « l'Estafette », « la France », « l'Indépendant », dont il fut le secrétaire de la rédaction tant que le journal fut dirigé par M. Alfred Naquet. Quelques-uns de ses articles de l'« Estafette », *Profils d'exil*, où il étudiait quelques personnalités marquantes de la proscription de 1871, et *l'Ogre prussien*, furent très remarqués. Dans ce dernier article, l'auteur signalait l'absorption de l'Allemagne par la Prusse. Préparé à une étude approfondie de l'Allemagne par la connaissance qu'il avait de sa langue et de sa littérature, M. Grand-Carteret écrivit un fort curieux ouvrage, *les Mœurs et la Caricature en Allemagne* (1885, in-8°), qui n'était que le premier volume d'une série destinée à nous faire apprécier nos voisins d'outre-Rhin, non dans un esprit systématique de dénigrement, d'après le système de M. Victor Tissot, mais avec impartialité, pièces en main, pour ainsi dire. Les caricatures allemandes, dont l'auteur a fait reproduire un grand nombre de fac-similés, sont en effet très propres à nous faire pénétrer dans l'intimité de l'esprit et du caractère allemands. L'auteur fit ensuite paraître : *Raphaël et Gambrinus, ou l'Art dans la brasserie* (1886, in-18 illustré), intéressante revue, au point de vue de la décoration artistique, des anciens et des nouveaux cabarets, ainsi que des brasseries, tant en France qu'en Allemagne et en Autriche ; nous avons fait à ce livre de nombreux emprunts (v. BRASSERIE) ; *la France jugée par l'Allemagne* (1886, in-12), recueil des jugements fort variables, mais plus souvent empreints d'animosité que de sympathie, que les Allemands ont portés sur nous depuis le dernier siècle ; *la Femme allemande* (1887, in-8° illustré) ; *les Mœurs et la Caricature* (1888, in-8°) ; ce volume, comme les précédents, renferme de curieuses illustrations, reproduisant les principales caricatures françaises depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Grand Casimir (LE), opérette en trois actes, livret de MM. Jules Prével et Albert de Saint-Albin, musique de M. Ch. Lecocq, représentée au théâtre des Variétés le 11 janvier 1879. Cette pièce est amusante et très animée. Le beau Casimir, amoureux d'Angélina, écuyère et directrice du *Cirque de l'avenir*, a perdu pour elle sa fortune et sa place de sous-préfet. Il l'épouse et se fait dompteur d'animaux féroces. Angélina, tout en aimant Casimir, se laisse conter fleurette par un grand-duc, par son régisseur et même par un jongleur. Casimir, poursuivi par ses créanciers, se fait passer pour mort et se rend en Corse. Là, il compromet une jeune fille du pays et se trouve avoir affaire à la vendetta hyperbolique de 349 Galetti, parents de Ninetta Galetti ; il est obligé de l'épouser. Les hasards de sa carrière équestre amènent Angélina à Bastia, suivie de ses trois adorateurs. Elle retrouve son Casimir marié. Après des incidents multipliés, le mariage forcé est rompu ; l'écuyère et le grand Casimir se rapatrient dans la même ménagerie.

La musique de cette pièce est accorte, gaie et très bien écrite pour les voix et l'orchestre. Dans le premier acte, on a remarqué le duo d'Angélina et de Casimir : *Soit, auparavant que je meure* ; dans le second, le chœur des demoiselles corses ; la polka du Cheval, très caractérisée ; les rondeaux d'Angélina : *Il le savait bien, le perfide*, et *Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre*. Les principaux interprètes de cette opérette ont été MM. Dupuis, Léonce, Baron, Mmes Céline Chaumont, Baumaine.

GRANDEAU (Louis-Nicolas), savant français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe) en 1834. — A ses fonctions de professeur à la Faculté des sciences de Nancy il a réuni celles de professeur à l'Ecole forestière et de directeur de la station agronomique de l'Est. Depuis 1875, il a publié plusieurs opuscules ayant trait à l'économie rurale et les ouvrages suivants : *Annales de la station agronomique de l'Est* (depuis 1878, gr. in-8°) ; *Cours d'agriculture de l'Ecole forestière* (1879, gr. in-8°) ; *Traité d'analyse des matières agricoles* (1883, in-8°) ; *Etudes expérimentales sur l'alimentation du cheval de trait* (1883, in-4°) ; *la Production agricole en France* (1885, in-8°) ; *Etudes agronomiques* (1887, 2 vol. in-8°) ; *l'Alcool, la Santé publique et le Budget* (1887, in-8°). De plus, M. Grandeau publie dans le « Temps » un remarquable feuilleton bimensuel traitant de questions agricoles.

GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE (ROYAUME-UNI DE). Le plus grand Etat du nord-ouest de l'Europe. — *Population.* Aux termes du recensement de 1881, la population du Royaume-Uni, y compris celle des îles adjacentes et des soldats et marins hors du pays, était de 35.241.482 habitants, d'après les évaluations du « General register » elle était, en 1888, de 37.810.208, dont 28.628.804 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 4.034.156 pour l'Ecosse et 4.790.614 pour l'Irlande. En Angleterre, dans le pays de Galles et en Ecosse, l'accroissement de la population, pour la période de 1877 à 1886, a été de 10,75 pour 100 ; en Irlande, au contraire, il y a eu pendant la même période une décroissance de population de 7.54 pour 100. L'augmentation porte surtout sur les comtés industriels ; les populations agricoles diminuent au contraire. La Grande-Bretagne est le pays de l'Europe qui possède le plus de grandes villes et leur population s'accroît plus rapidement que dans toutes les autres contrées, les Etats-Unis exceptés. En 1887, 396.494 personnes émigrèrent du Royaume-Uni ; sur ce nombre 281.487 étaient de nationalité anglaise. La plus grande partie des émigrants de cette dernière classe se sont portés vers les Etats-Unis d'Amérique, et non sur ces colonies anglaises si vantées, malgré les avantages que le gouvernement réserve à ceux qui se dirigent vers elles. Le nombre des habitants de la Grande-Bretagne d'origine étrangère est de 258.000 environ ; sur ce nombre, 25.000 sont français et 35.000 allemands.

Le nombre des pauvres assistés a été, pendant la période de 1876 à 1885, de 3 pour 100 environ de la population en Angleterre et de 2,6 pour 100 en Ecosse. Rien qu'à Londres il y a plus de 900 institutions et sociétés de bienfaisance, possédant un revenu annuel de plus de 100.000.000 de francs. La criminalité semble en décroissance en Angleterre et en Ecosse. L'Irlande, elle-même, offre ce phénomène remarquable que la criminalité, dans la période de 1876 à 1885, a été diminuant, alors que le paupérisme augmentait au contraire. Il est présumable que la période suivante sera toute différente, par suite du caractère plus actif qu'ont pris les revendications sociales des tenanciers.

— *Agriculture.* En Angleterre, l'agriculture occupe 80 pour 100 de la superficie du territoire ; dans le pays de Galles, 60 pour 100 ; en Ecosse, 28,8 pour 100 ; en Irlande, 74. La culture des céréales, au reste, diminue partout, bien que le total de la surface cultivée augmente. La valeur de la production agricole est estimée à 180 millions de livres sterling ; cette production est loin de suffire à la consommation du royaume ; chaque année, la différence est comblée par des importations considérables de céréales, venant surtout de l'Inde. L'élevage prend chaque année plus d'importance ; on évalue à environ 4.900.000 le nombre des têtes de bétail pour l'Angleterre ; à 1.100.000 pour l'Ecosse ; à 3.920.000 pour l'Irlande ; celui des moutons respectivement à 19.600.000, 7 millions 73.000, 3.560.000 ; celui des porcs à 1.900.000, 120.900, 849.000 ; celui des chevaux et mulets à 1.227.000, 194.000, 489.458. Le Royaume-Uni demande en outre à l'étranger, pour sa consommation, un nombre considérable d'animaux de boucherie, dont la valeur totale s'est élevée, en 1885, à 44.155.000 livres ; l'exportation des mêmes articles n'a atteint que 2.510.000 livres.

— *Pêcheries.* Le produit annuel des pêcheries de la Grande-Bretagne est évalué à 10.000.000 de livres sterling, et le capital engagé dans ces entreprises à 5.000.000 de livres. En 1885, il a été exporté pour plus de 2.000.000 de livres sterling de poisson ; il en a été importé pour 1.994.000. On estime à 37.000 le nombre des bateaux pêcheurs et à 200.000 celui des personnes qui, sur terre et sur mer, sont employées par la pêche.

— *Mines.* Les houillères occupent une surface de 18.000 kilom. carrés ; tant en Angleterre qu'en Ecosse et en Irlande. Elles ont produit, en 1876, 133.344.826 tonnes ; et, en 1885, ce chiffre s'est élevé à 159.351.418 ; environ 25.000.000 de tonnes sont exportés à l'étranger.

L'exploitation des métaux indigènes a donné en 1885 les résultats suivants (en tonnes) : 5.353.524 de fer, 37.687 de plomb, 9.331 d'étain, 2.773 de cuivre et 9.778 de zinc. A ces chiffres il faut ajouter 320.520 onces d'argent extraites des minerais de plomb. Les principaux minéraux non métalliques exploités en Angleterre sont : l'ardoise, l'argile, le phosphate de chaux, le plâtre, l'arsenic et la baryte. On évalue à 44.392.000 livres sterling l'importance de ces diverses matières. Le nombre total des personnes employées aux mines dans le Royaume-Uni était, en 1885, de 561.676.

En outre du minerai de fer, produit par le pays en 1885, il en a été importé de l'étranger 2.822.598 tonnes, et 10.353 tonnes ont été exportées ; ce qui porte à environ 18 millions 300.000 tonnes la consommation de l'industrie anglaise. Depuis 1873, le nombre des hauts fourneaux en activité a diminué dans une très forte proportion, mais la production de fonte a cependant augmenté.

L'emploi de l'acier a subi une augmentation considérable ; il n'était, en 1873, que de 77.500 tonnes ; en 1885, il était de 613.200. C'est la construction des vaisseaux qui a absorbé la plus grande partie de ce dernier métal.

— *Industries textiles.* L'industrie du coton a son siège principal dans le Lancashire, dans plusieurs villes du comté d'York, à Carlisle, Londres, Bristol, etc. ; en Ecosse, les principaux centres sont Glasgow, Paisley et quelques villes du comté d'Ayr. En 1885, il y avait, en Angleterre, 2.481 fabriques de cotonnades avec 465.654 ouvriers ; en Ecosse, 147 avec 37.167 ouvriers ; en Irlande, 7 avec 1.248 ouvriers. L'industrie de la laine a son principal siège dans le Yorkshire. Le nombre des fabriques de lainages étaient, en 1885 : en Angleterre, de 1.503 ; en Ecosse, de 274 ; en Irlande, de 141 ; le nombre des ouvriers était respectivement pour chacun de ces pays de 108.634, 27.546, 3.136. Pour l'industrie du lin, l'Ecosse et l'Irlande sont au premier rang, bien qu'elle soit aussi très étendue en Angleterre : en 1885, l'Angleterre avait 70 fabriques, l'Ecosse 152, l'Irlande 166. L'industrie de la soie a son siège principalement dans le Cheshire, le Derbyshire, le Lancashire et dans les villes de Macclesfield, Congleton, Derby, Nottingham, Manchester, Leigh, etc. ; le nombre des fabriques était, pendant l'année 1885, de 681 en Angleterre (40.134 ouvriers), de 10 en Ecosse (861 ouvriers). On trouve 418 fabriques de dentelles en Angleterre et 13 en Ecosse. Environ 8.000 personnes sont employées à la fabrication des futaines à Manchester, Warrington et quelques villages du Cheshire, et 48.863 personnes au tressage de la paille, principalement dans les comtés de Herts, Bucks, Bedford, etc.

— *Machines.* La construction des machines emploie des capitaux considérables et des milliers d'ouvriers. Presque toutes les villes maritimes et un égal nombre de cités intérieures ont une fabrique de locomotives ou de machines de première importance ; mais Manchester et Newcastle l'emportent sur toutes les autres. Ce sont Glasgow, Newcastle, Birkenhead et le Sunderland qui occupent le premier rang dans la construction des bâtiments en fer ; puis viennent Hull, Bristol, Chester, Southampton, etc. La construction des machines et des instruments agricoles a pris dans les derniers temps un énorme développement ; les principaux centres de cette industrie sont : Lincoln, Beverley, Grantham, Ipswich, Leiston, Bedford, Leeds, Rochester, Chelmsford, etc. ; il n'y a d'ailleurs guère de grande ville agricole qui ne possède au moins une fabrique de ce genre. Il n'y a pas moins de 200.000 personnes employées dans les industries diverses du fer.

— *Commerce.* Le mouvement d'importations et d'exportations dans le Royaume-Uni a été croissant pendant la période de 1881 à 1883 ; depuis, il a subi des fluctuations marquées. En milliers de livres sterling, il se résume ainsi :

	1885	1886	1887
Importation . . .	370.968	349.863	362.228
Exportation. . .	271.404	268.667	280.763
Pour les métaux précieux.			
Importation . . .	22.810	20.864	17.774
Exportation . . .	21.783	21.007	17.131

Pour les importations, les Etats-Unis tiennent la tête ; vient ensuite la France. Pour l'exportation, c'est l'Allemagne qui vient la première ; c'est la meilleure cliente de l'Angleterre.

— *Postes et télégraphes.* Le nombre de bureaux, en 1887-1888, était de 17.191 ; ils ont expédié : 512.000.000 de lettres, 189.000.000 de cartes postales, 542.000.000 de journaux et imprimés, et ils ont délivré 108.000.000 de mandats postaux. Les lignes télégraphiques de l'Etat ont expédié, pendant la même période, 53.403.425 dépêches.

— *Finances.* Les recettes se sont élevées (en livres sterling) pendant les années financières :

1884-1885 à 88.043.110
1885-1886 à 89.581.301
1886-1887 à 90.772.758,

et les dépenses pendant les mêmes années :

1884-1885 à 89.092.883
1885-1886 à 92.223.844
1886-1887 à . . . . 89.996.752.

Les recettes brutes et les dépenses, pendant l'exercice finissant le 31 mars 1888, ont été de 132.073.501 livres sterling.

La dette publique totale s'élevait, à la même date, à 705.575.073 livres sterling.

— *Instruction publique.* En Angleterre et au pays de Galles, les écoles sont entretenues soit par les communes, soit par des sociétés privées. Le nombre des écoles privées est très considérable. Il y a 34 écoles normales d'instituteurs, qui, pour la plupart, sont aidées par l'Etat ; de plus, une société privée, le « College of preceptors », confère des diplômes. En 1880, il y avait en Angleterre et dans le pays de Galles 17.614 écoles élémentaires subventionnées par l'Etat avec 2.750.916 élèves ; en Ecosse, 3.056 écoles avec 470.581 élèves ; en Irlande, 7.600 écoles avec 1.031.995 élèves. Au-dessus des écoles élémentaires se trouvent les « Grammarschools », au nombre de 16 à Londres et de 176 dans les provinces ; plus haut encore, les « Colleges » qui préparent aux universités et où l'on enseigne les langues anciennes. Il y a, de plus, 8 collèges purement scientifiques ne conférant pas de grades, 22 collèges théologiques pour le recrutement du clergé anglais, enfin plusieurs collèges appartenant à des sectes spéciales ou au clergé catholique. Citons encore : 10 collèges scientifiques et techniques, 1 école d'ingénieurs à Cooper's Hill et 2 à Londres, 4 écoles de musique à Londres et 1 à Dublin.

La Grande-Bretagne est relativement pauvre en écoles spéciales ; les universités ne donnent pas l'enseignement professionnel, à l'exception de celle de Londres, bien que toutes accordent des diplômes. Aussi existe-t-il dans les grandes villes des collèges médicaux (36 avec 111 professeurs). Les futurs jurisconsultes ne reçoivent dans les universités qu'une instruction préparatoire, qu'ils vont compléter chez un homme de loi. Les écoles militaires pour les officiers de terre et de mer sont : l'Académie militaire de Woolwich

(219 élèves) et l'Ecole d'état-major de Sanhurst (300 élèves) ; le Collège militaire d'Oxford, le Collège naval de Greenwich, l'Ecole navale de New-Cross, l'Ecole navale de Chelsea, l'Ecole militaire de Dublin, l'Ecole de médecine militaire, l'Académie navale de Portsmouth. Il existe des écoles supérieures d'agriculture à Cirencester et à Downton (fondée en 1880), et 160 écoles secondaires.

— *Armée.* V. ARMÉE.

— *Marine.* En octobre 1888, la flotte anglaise se composait de 66 navires cuirassés (y compris ceux en construction), de 292 navires à vapeur de différentes espèces et de 212 navires à voile. Parmi les cuirassés, il y a 22 navires d'escadre de première classe, 15 de deuxième classe et 7 de troisième, 12 croiseurs et 10 gardes-côtes. Parmi les non cuirassés, 68 croiseurs, 27 sloops, 111 canonnières et 86 navires spéciaux, auxquels il faut ajouter 150 torpilleurs. Le personnel de la flotte comprend 49.953 marins, 12.900 hommes de troupes de marine, 24.038 de réserve, 23.938 employés, ouvriers, médecins, etc.

— *Navigation.* En 1887, 32.177.381 navires nationaux et étrangers sont entrés dans les ports de la Grande-Bretagne, et 32.984.393 en sont sortis. La marine marchande du Royaume-Uni comprenait, à la fin de 1887, en fait de bâtiments enregistrés : 15.111 navires à voiles et 6.636 vapeurs ; celle des colonies : 12.488 navires à voiles et 2.517 vapeurs. Chaque année de nombreux bâtiments se perdent sur les côtes des Iles-Britanniques. Le relevé des naufrages, pour 1876 et 1877, donne 4.164 bâtiments perdus ; pour 1878 et 1879, 3.002. Les canots (270) et les appareils (243) de sauvetage rendent de grands services ; en 1877, 577 personnes ont été sauvées grâce à eux.

— *Chemins de fer.* Toutes les villes de quelque importance sont desservies par des voies ferrées, qui sont gérées par des compagnies privées. En 1887, les lignes en exploitation avaient une étendue de :

	KILOM.	RECETTES en milliers de livres sterling — brutes.	RECETTES en milliers de livres sterling — nettes.
Angleterre et pays de Galles	22.249	60.503	28.739
Ecosse.	4.955	7.611	3.837
Irlande.	4.303	2.830	1.304
Total	31.507	70.944	33.880

— *Colonies.* V. COLONIES ANGLAISES.

— *Littérature : Roman.* Dans aucun pays la littérature romanesque n'a pris un développement aussi considérable qu'en Angleterre ; et plus de la moitié des romanciers sont des dames. « Les romans anglais sont honnêtes, dit M. Brunetière ; leur lecture repose, apaise, console et même quelquefois fortifie... Un autre mérite qu'il faut reconnaître aux écrivains anglais, c'est la fidélité scrupuleuse et l'habileté rare avec laquelle ils rendent l'aspect extérieur des choses. » Les romanciers anglais sont des réalistes ; mais « tandis que les réalistes français copient de parti pris ce qui est rare, curieux, singulier à noter, les réalistes anglais ne s'attachent qu'à ce qu'ils voient à travers l'émotion de leurs sentiments intimes ». Leurs romans sont surtout psychologiques. « En Angleterre, ce qu'il semble que l'on étudie le plus volontiers c'est comment les caractères se forment et par quelle suite insensible de transitions l'enfant devient un homme et la jeune fille une femme. » Ces romans traitent des sujets les plus divers : mœurs sociales de la mère patrie et des colonies, voyages, histoire, récits fantastiques et récits d'amour, questions sociales, etc. On peut dire que, si la littérature en prose des temps modernes doit son origine aux pays méridionaux, à l'Italie et à l'Espagne, c'est aux Iles Britanniques qu'elle a atteint son complet épanouissement. Ce sont les romanciers qui, depuis Byron, ont joui de la plus grande renommée dans les lettres : Scott, Bulwer, Dickens, Thackeray, G. Eliot, Cooper, Marryat, Collins, etc., ont été de véritables chefs d'école. Une grande partie des romans paraît dans les « Reviews » et les « Magazines ». Dans ce genre, George Eliot (pseudonyme de Mary-Anne Evans) occupe le premier rang. « George Eliot, dit un critique, s'est attachée dans ses livres à nous faire sentir que toutes nos actions nous suivent dans la vie et que leurs influences combinées sont pour une grande part dans ce que nous appelons à tort le hasard de la destinée. » Lord Beaconsfield, le représentant de la « Jeune Angleterre », dans ses romans s'occupe de politique, de philosophie, de religion, de questions sociales. Ouida (Louise de La Ramée) a beaucoup d'analogie avec G. Sand ; ses héroïnes sont des créations originales, capables de tout sacrifier à leur passion. Miss Braddon forme un contraste complet avec les romanciers philosophes précédents. Connue en France par de nombreuses traductions, elle est le représentant attitré du roman fantastique et à sensation. Parmi ses imitateurs citons : Edmond Yates, Whyte Melville, Charles Reade, Ainsworth, Wilkie Collins. Ce dernier, doué d'une grande habileté technique, d'un esprit réaliste, a été comparé à Dickens ; mais il ne possède ni le sentiment poétique, ni l'humour du grand romancier anglais. W. Black est l'écrivain favori du public anglais ; mais, chez lui, la quantité l'emporte sur la qualité. Voici maintenant : Miss Rhoda Broughton, l'un des meilleurs représentants du roman de mœurs, dont les romans ont été pour la plupart traduits en français ; puis Mrs Oliphant, écrivain très fécond, dont les œuvres ne manquent pas de valeur, et qui est le peintre fidèle des bonnes mœurs anglaises et de la « respectability » ; Anth. Trollope, qui cherche au contraire ses sujets dans les classes populaires ; il a laissé une auto-biographie très intéressante. A ces noms il faut ajouter : H. Shorthouse, dont le roman *John Inglesant* a obtenu un succès considérable ; l'auteur inconnu (peut-être lord Dufferin) de *Democracy, an american novel*, qui insiste sur les défauts du gouvernement américain, surtout la corruptibilité, mais laisse dans l'ombre les bons côtés du régime démocratique ; Miss Thackeray, fille du grand romancier, qui est elle-même un écrivain distingué ; Walter Besant, dont le talent fait de constants progrès et qui a traité la question de l'émancipation des femmes dans *The Revolt of man* ; Mac Carthy, l'un des rares membres de la Land-League qui s'occupe de belles-lettres ; Edward Jenkins, qui a donné une peinture satirique de la passion de l'argent dans *A paladin of finance* ; H. Mallock, à qui l'on doit *Every man his own poet*, habile persiflage des façons d'écrire des principaux écrivains anglais ; Charles Kingsley, Henry Kingsley, Miss Mulock (Mrs G. Craik), l'infatigable Harrison Ainsworth, Florence Marryat, le capitaine Mayne-Reid, le médecin et humoriste John Brown, qui s'est fait autant d'amis que de lecteurs par son *Histoire d'un chien : Rab and his friends* ; Charles Lever, qui décrit la vie populaire de l'Irlande ; Ch. Reade, qui fait connaître le prolétariat de Londres.

Poésie. En poésie, Tennyson, Browning, Swinburne et Rossetti tiennent le premier rang. Tennyson a publié une édition revue de ses poésies de jeunesse : *the Lover's tales*, avec une seconde partie, de date moins ancienne : *Golden supper*, des *Ballads and other poems*, etc. R. Browning est le poète favori de la haute société ; mais il est maniéré et semble chercher l'obscurité comme à plaisir. Citons de lui : *Dramatics idylls*, *Inn-Album*, *la Saisiaz*, *Jocoseria*, etc. Swinburne, une autre célébrité du Parnasse anglais, est, avec William Morris et Dante-Gabriel Rossetti, le principal représentant de l'école dite « sensualiste » (*fleshly school*), qui, née d'une protestation contre le convenu, l'artificiel dans l'art, est tombée dans l'affectation et les singularités voulues. Swinburne a réuni en un volume, sous le titre de *Songs of two nations*, le magnifique *Song to Italy*, l'*Ode on the French Republic* et *Dirae*, trois poésies politiques remplies d'un amour passionné pour la liberté. D'une famille originaire d'Italie, connaissant en même temps fort bien la langue anglaise, Rossetti a beaucoup contribué à faire connaître la littérature italienne à sa seconde patrie. Il passe pour sans égal dans le sonnet. George Eliot, surtout connu comme romancier, a publié aussi des poésies : *the Legend of Jubal*. Robert Buchanan est l'un des plus ardents adversaires de l'école « sensualiste » (*Ballads of life, love and humour* ; *the fleshly school of poetry*). Austin Dobson, écrivain élégant, a réuni quelques-unes de ses productions dans *Old world-idylls* et *At the sign of the lyre*. Sa grande épopée, *Mano*, est parfois obscure par suite de l'emploi des formes archaïques. Citons encore, dans un ordre inférieur : Edwin Arnold, rédacteur du « Daily Telegraph », qui a fait connaître la poésie hindoue à l'Angleterre ; Alfred Austin, Francis T. Palgrave, John Addington Symonds, surtout connu comme critique ; E.-W. Gosse, critique également, disciple de la *School of culture*, cette jeune école poétique qui a surtout le respect de la forme ; Mary Robinson, A. O'Shaughnessy, Augusta Webster, Munby, auteur de *Dowty, a country story in elegiac verse*, traitant de la question des femmes ; enfin Mathilde Blind, une Allemande habitant l'Angleterre depuis son enfance et à qui l'on doit : *the Prophecy of St Oran and other poems* et une excellente petite biographie de la célèbre George Eliot.

Théâtre. Depuis longtemps, le pays qui a produit Shakspeare n'a plus de théâtre national. La scène anglaise ne vit que de pièces à spectacle sans prétentions littéraires, de comédies improvisées et surtout de nombreuses et trop souvent maladroites adaptations de pièces françaises. La plupart de ces productions théâtrales ne sont même pas imprimées. Le roman semble avoir absorbé toute l'activité littéraire des écrivains anglais. L'événement théâtral le plus considérable de ces dernières années, en Angleterre, est la nouvelle faveur dont jouit Shakspeare, grâce à la merveilleuse interprétation d'Irving, acteur et directeur du Lyceum. Swinburne, bien connu comme poète, a publié et fait jouer une trilogie sur Marie Stuart, comprenant : *Chastelard*, *Bothwell* et *Marie Stuart en captivité*. La deuxième partie est la seule vraiment dramatique. Alfred Tennyson s'est essayé bien souvent au théâtre, mais n'a jamais remporté que des succès d'estime. Sa tragédie *the Cup* a cependant été appréciée ; le sujet, à demi classique, est emprunté à la domination romaine en Asie Mineure. H. Hermann et W.-G. Wills ont tiré leur pièce *Claudian* de la fable du Juif errant. Elle renferme de beaux vers et une mise en scène vraiment merveilleuse a beaucoup contribué à sa réussite. Robert Buchanan, signalé plus haut comme poète, n'a obtenu que peu de succès au théâtre. Citons encore : Edmond Yates, Gilbert, Sims, A. Austin, Burnand, rédacteur du « Punch », etc.

— *Beaux-Arts : Peinture.* L'Exposition universelle de 1855 a fait connaître à la France la peinture moderne anglaise, et l'a montrée nettement partagée en deux grandes écoles. L'une, suivant les traditions nationales et dédaignant l'harmonie du coloris des Italiens et le clair-obscur des Hollandais, se plaît aux couleurs voyantes d'un accord rude et souvent d'une vivacité brutale. L'autre, au contraire, qui s'est donné le nom de *préraphaélite*, a rompu avec la tradition et se rattache à l'école florentine du XVe siècle ; Boticelli est son idéal. Les préraphaélites ont pris aux anciens florentins leur pâle coloris, leur dessin quelque peu raide, l'amour du détail et trop souvent le manque d'air dans le paysage. C'est la peinture idéaliste, symbolique, opposée au naturalisme et au sentiment de la vie qui prévaut de plus en plus chez les peintres modernes, à quelque nation qu'ils appartiennent. Les principaux peintres de cette école sont : Dante-Gabriel Rossetti, connu aussi comme poète ; Holman Hunt, avec ses scènes bibliques, dont quelques-unes : *la Lumière du monde*, *Jésus dans le temple* et surtout *l'Ombre de la Croix*, ont été popularisées par la gravure dans le monde entier ; Noël Paton, dont on a vu à Paris, en 1878, deux bonnes toiles : *le Bon Berger* et *Caliban écoutant la musique*. Mais l'artiste le plus éminent du groupe, et peut-être de l'Angleterre, est M. Millais, dont les tableaux sont d'un effet saisissant. Qui ne se souvient du *Whist à trois*, du *Garde royal*, du *Froid Octobre*, de la *Femme du joueur* qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1878 et ont valu à leur auteur la médaille d'honneur et la rosette d'officier de la Légion d'honneur ? Deux artistes inclinent vers le préraphaélisme, mais sans en adopter toutes les formules, parfois un peu étroites : M. Madox Brown, au talent dramatique, et M. Burne Jones, poète et mystique.

Parmi les paysagistes de la nouvelle école, il faut citer : M. Hook, qui s'est attaché à représenter des scènes de la vie maritime : *Gamins de la mer*, *Du fond de la mer*, *Pêcheurs*, etc. ; M. Vicat Cole, dont *l'Automne doré*, *la Fin du jour*, *Pluie d'été*, ses principales œuvres, ont été exposés à Paris. Dans la même voie, M. Macallum a hérité un peu de la largeur de Turner et de Constable, sans prendre leurs excentricités de coloris. Il a résumé toutes ses qualités dans son tableau : *Récolte de varech sur la côte d'Ecosse*.

Parmi les artistes anglais la peinture historique n'a pas de représentants hors ligne, et encore, même chez les meilleurs, est-elle toujours plus anecdotique qu'historique. Cependant il serait injuste de ne pas citer : Maclise, auteur de *Wellington et Blücher après la bataille de Waterloo* ; Elmore, auteur de *Marie, reine d'Ecosse* et *Darnley à Iedburgh* ; Gilbert, auteur de *Richard II abdiquant en faveur de Bolingbroke*, de *l'Arrestation de lord Hastings*, de *l'Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans*, etc. ; Leighton, auteur de *Paolo et Francesca*, *Electre au tombeau d'Agamemnon*, *Clytemnestre à Argos*, etc. ; Ward à qui l'on doit : *Lady Russell et Charles II*, *Alice Lisle cachant les fugitifs*, *Charlotte Corday conduite à la mort*, etc. Mrs Butler est le peintre militaire le plus connu de l'Angleterre ; elle mérite sa réputation, bien que notoirement inférieure aux peintres français du même genre. M. Briton Rivière a trouvé parfois d'heureuses inspirations, comme dans ses tableaux bien connus : *Daniel dans la fosse aux lions* et *Charité*. Il compte parmi les hardis de la peinture anglaise qui ont traité le nu, car la pruderie nationale interdit aux artistes de faire usage du nu et leur enlève ainsi une source d'esthétique picturale. M. Watts n'a pas craint non plus de braver cette réprobation ; il sait dessiner le corps humain, comme le prouve son tableau : *Pallas, Junon et Vénus*, qui a figuré à l'Exposition de 1878, mais sa couleur est si sombre que ce ne sont pas des vivants qu'il peint. En revanche, l'Angleterre a une école de portraitistes véritablement remarquable ; citons parmi les meilleurs : Francis Grant, Herdmann, Macnee, Ouless, Pettie, Wells.

En 1873, l'Académie royale de Londres perdit une de ses illustrations, l'animalier Edwin Landseer, dont les principaux tableaux : *la Loutre*, *la Paix et la Guerre*, *les Animaux à la forge*, *les Chiens au coin du feu*, *le Singe malade*, etc., ont été popularisés par la gravure. Le peintre archéologue, d'origine hollandaise, M. Alma-Tadema, a reconstitué avec patience et souvent avec bonheur des épisodes de la vie intime des anciens Grecs, Romains, Egyptiens, etc. ; *Une audience chez Agrippa*, *Un jardin romain*, *la Momie*, *le Soldat de Marathon*, etc., témoignent de la souplesse de son talent. M. Poynter, doué d'un talent plus robuste et plus large, traita aussi des sujets antiques : *Persée et Andromède*, *Rhodope*, *la Catapulte*, etc.

La peinture de genre a de nombreux représentants en Angleterre, mais elle a peu de maîtres qui savent, comme nos bons peintres français, indiquer légèrement et spirituellement les sentiments de leurs personnages ; leurs indications sont souvent justes, mais exprimées lourdement et soulignées outre mesure. Cependant certains artistes font exception à cette règle, comme : Orchardson, dont Paris a pu goûter en 1878 : *la Reine des épées*, *Emprunt sur garantie*, *la Piste perdue*, etc. ; Calderon, J.-F. Lewis avec *la Cour d'une maison*, *le Scribe arabe* ; Frith, très populaire en Angleterre avec ses deux toiles : *la Gare du chemin de fer*, *le Jour du Derby*, qui, dit-on, a rapporté à son auteur plus de 400.000 francs ; Georges Mason, qui affectionne les scènes campagnardes : *Retour du labourage*, *la Laitière*, *Enfants conduisant des veaux*, etc. ; Frédéric Walker, mort à trente-cinq ans, dont le tableau, *la Vieille Grille*, exposé à Paris en 1878, est d'une mélancolie si poignante ; Herkomer, un Américain fixé en Angleterre, qui a conquis du premier coup la renommée avec *les Invalides dans l'église de l'hôpital de Chelsea* ; cette œuvre lui valut à l'Exposition universelle de Paris en 1878 la médaille d'honneur, et, l'année suivante, sa nomination à l'Académie des Beaux-Arts de Londres ; Marius Stone, auteur plein d'humour du *Refus* et de *Milady est veuve et sans enfants*. A côté de ces peintres intimes et quelque peu idylliques, certains artistes rêvent pour l'art un rôle social et représentent d'une manière poignante les misères des petits. Le chef de cette école est M. Macbeth, dont les deux tableaux ; *l'Appel au travail*, *la Récolte des pommes de terre en Lincolnshire*, reflètent énergiquement les théories de l'auteur, M. Broughton, qui s'inspire des mêmes idées, notamment dans *les Porteurs du fardeau*, *Neige au printemps*, etc.

L'aquarelle a, en Angleterre, une importance toute particulière, due aux effets que les artistes ont su en tirer et à la puissance de coloris que leur fournissent les couleurs à l'eau. Parmi les aquarellistes les plus connus, nous signalerons les paysagistes : Bough, Boyce, Callow, Collier, Donaldson, Hunt ; parmi ceux qui s'attachent aux scènes de genre : Allingham, Dobson, sir John Gilbert, Haag, Herkomer, Hunt, Lewis Marks, Pinwell, Tayler, Walker. L'aquarelle est, pour les Anglais, un art national ; depuis une vingtaine d'années, les artistes français se sont occupés aussi de cette branche de l'art ; mais, à plus d'un point de vue, ils n'ont pas encore égalé leurs concurrents anglais.

Sculpture. La sculpture anglaise à notre époque compte beaucoup de praticiens distingués, mais peu d'artistes véritables. En général, les sculpteurs anglais semblent ignorer que l'harmonie des lignes et la juste pondération des masses est le fond même de la grande sculpture ; aussi leurs monuments les plus achevés laissent-ils fort à désirer sur ce point. Mais ils savent donner à leurs figures l'expression sentimentale ou dramatique. Comme ils sont d'habiles ouvriers, ils réussissent mieux dans le buste et la statuette, qui réclament de moins hautes qualités. Parmi les sculpteurs anglais contemporains les plus remarquables, il faut citer : J.-H. Foley qui s'est fait connaître par ses bustes de personnages célèbres (*Burke*, *Faraday*, *lord Clyde*, etc.) ; le peintre Leighton et Stephens qui pratiquent le nu ; Boehm, remarquable animalier ; Joy qui affectionne les sujets de sentiment, comme *Abandonnée*, de l'Exposition de 1878 ; John-Adams Acton qui se distingue par une correction toute classique ; d'Epinay, de l'île Maurice, qui reproduit avec talent les types de l'aristocratie ; Calder Marshall dont les œuvres sont pleines de grâce et d'élégance ; W.-R. Ingram, sculpteur de genre qui sait donner à ses figurines une physionomie spirituelle et humoristique. Citons encore : miss Jane Morgan, Max Dowell, Lawson, Munro, O'Doherty, Sterling Lee, Henri Holiday dont la statue *le Sommeil* a été souvent reproduite.

Gravure. Dans la gravure sur acier les Anglais sont arrivés à un haut degré de perfection, quoique leurs œuvres manquent généralement de chaleur. Les portraits gravés de Doo sont de véritables chefs-d'œuvre. MM. Ward Shenton, Vernon, Hall ont acquis comme graveurs sur acier une réputation méritée. Les peintres Herkomer, Macbeth et Palmer se sont essayés non sans succès à l'eau-forte.

Architecture. L'architecture moderne, en Angleterre, procède de deux traits distinctifs du caractère national : respect des traditions, humeur voyageuse et curieuse qui porte les gentlemen bâtisseurs à visiter les monuments de tous les peuples connus. Pour répondre à ces deux tendances, les architectes ont cherché des formes en dehors des styles grecs et romains qu'ils avaient pratiqués presque exclusivement pendant si longtemps. Ils ont remonté aux origines de l'art national, ont approprié aux besoins modernes les styles du gothique et de la Renaissance et ont demandé des inspirations aux monuments, parfois si élégants et si harmonieux, de l'Orient. Il en est résulté dans leurs œuvres une grande variété, d'autant qu'avec leur sens pratique, ils cherchent toujours à assortir la physionomie de leurs édifices à leur